

sémantique. Riche d'observations minutieuses et de réflexions suggestives, ce livre constitue une contribution très importante à l'évolution rapide de cette science. Il faudra pourtant le lire au moins deux fois, car, grâce au style et à l'engagement de l'auteur, la première fois, on le lit comme un roman policier; ce qui est du reste très bien, puisque cela vous permet d'apprécier la vue d'ensemble qui est un des mérites de l'œuvre. A la deuxième lecture, on découvre la richesse et la finesse des analyses. Sans doute, on ne sera pas tout à fait d'accord sur chaque détail, mais jamais on ne restera indifférent.

Je peux donc recommander chaleureusement *Pour une logique du sens* à toute personne qui s'intéresse à la langue française, ou bien à la sémantique en général; en effet, pour le sémanticien professionnel, cette nouvelle œuvre de Robert Martin est un "must".

Henning Nølke
Nancy

Littérature française

Marc Eigeldinger: *Lumières du mythe*. Presses Universitaires de France, Paris, 1983. 221 p.

Après plusieurs études sur Rousseau, la poésie française et en particulier Rimbaud, M. Eigeldinger présente ici, en dix chapitres (dont quatre ont déjà été publiés sous forme d'articles), un essai sur le mythe littéraire chez Rousseau, Baudelaire, Rimbaud et André Breton. Le titre exprime l'idée fondamentale de l'auteur: en plein siècle des Lumières, Rousseau inaugure une sorte d'illumination par la pensée mythique, pensée de la liberté et de l'indépendance individuelle, en opposition directe avec la pensée rationaliste. Par la suite, les mythes littéraires, remplissant une fonction essentiellement symbolique et analogique, ne cessent de se formuler, soit comme de véritables récits, soit à l'aide de personnages ou d'éléments mythiques intégrés dans l'univers imaginaire poétique. Le mythe littéraire "n'exclut ni le discours de la subjectivité, ni le récit de l'aventure individuelle" (p. 10), comme on le voit ici dans *Une saison en enfer*. Une seconde fonction du mythe est d'exprimer le désir et l'affectivité, fonction démontrée à partir des *Fleurs du Mal* et d'*Arcane 17*. Le mythe littéraire peut comprendre encore "un sens métaphysique" (p. 11) et proposer au poète ainsi qu'au lecteur un moyen de connaissance, comme dans *Aube* de Rimbaud, où le temps cyclique et l'image mythique du soleil deviennent l'objet d'une quête mythique pour le poète (p. 156-57). Enfin, le mythe littéraire est "un langage polyvalent" (p. 12), il s'invente et se recrée continuellement, par exemple dans "Le Cygne" de Baudelaire (p. 59-61), ou chez Breton qui insiste sur "les courbes de sa signification" (p. 199). Ces quatre fonctions peuvent sembler assez disparates; le fait est qu'elles se recoupent dans les textes, l'une n'exclut pas l'autre, par exemple le récit mythique dans *Aube* n'exclut pas le discours du désir.

A partir des "mythanalyses" de M. Eigeldinger, deux constatations s'imposent, me semble-t-il. Tout d'abord, le mythe littéraire confère le plus souvent un sens à l'actualité du poète ou aux étapes de sa vie couvertes par sa mémoire. C'est que le mythe, je pense, n'est guère prospectif, et l'âge d'or à venir n'est probablement que le mythe inversé d'un

passé lointain, inversion illusoire plutôt que réaliste; Breton, qui la suggère dans *Arcane 17*, dénonce en même temps "l'insuffisance de toute interprétation matérialiste et positive des mythes" (p. 199). Et lorsque Cabet présente, sous le signe mythique d'Icare (*Voyage en Icarie*, 1840), l'image d'une société meilleure, il abandonne le mythe pour l'idéologie. Dans les textes du XIX^e siècle, où M. Eigeldinger poursuit l'image de ce héros antique, le mythe signifie "le drame de la condition du poète", et non pas son avenir. (Pour une discussion du mythe prospectif dans l'esthétique de Wagner, ainsi que de la résurgence de la pensée mythique au début du XIX^e siècle et son emploi ultérieur, se reporter à *Mythos und Moderne. Begriff und Bild einer Rekonstruktion*, K. H. Bohrer (éd.), éd. Suhrkamp, Frankfurt a. M., 1983, 613 p.)

Deuxième conclusion: en puisant dans la mythologie et les représentations du sacré, le poète cherche à insérer l'individuel dans le collectif; l'indépendance chez Rousseau est d'abord un *sentiment* de liberté, mais ce sentiment "rejoint en quelque sorte la liberté originelle" (p. 19) et participe ainsi à l'autonomie collective de l'être. On voit à plusieurs reprises, dans le livre de M. Eigeldinger, comment le mythe sert à ce but; c'est encore le cas de Rimbaud dans *Une saison*, à partir du moment ("Matin") où le Je du narrateur, "identifié à un Nous collectif" veut vaincre "l'anomie" individuelle: "Quand irons-nous (...) saluer la naissance du travail nouveau (...)" etc. (p. 140).

Il y a lieu de s'arrêter au concept particulièrement heureux d'"intertextualité mythique" désignant les allusions aux référents religieux et culturels (p. 52). Cette extension utile d'une idée très répandue aujourd'hui couvre en fait bien plus que les transmutations des mythes ou les éléments mythiques détachés qu'on trouve, par exemple, dans les poèmes de Baudelaire (p. 53). L'intertextualité mythique ne s'énonce pas seulement par la présence de mythes antiques dans un texte plus récent, mais aussi par la transformation d'un mythe littéraire dans un autre texte, souvent proche du premier. Ainsi, le personnage d'Euphorion dans le *Second Faust* (traduit par Nerval en 1840) préfigurerait l'image d'Icare dans le XIX^e siècle français (p. 97-100). Dans d'autres textes, comme *Une saison en enfer*, la structure mythique peut paraître bien faible, mais la présence simultanée d'un temps mythique (printemps-automne) et d'une "entreprise prométhéenne" (p. 141) suffit pour nous faire voir comment l'autobiographie apparente prend la dimension du mythique (la lecture de M. Eigeldinger porte d'ailleurs un démenti aux conclusions de Marcel Raymond qui voyait dans le texte de Rimbaud "un immense "sauve qui peut"" (*De Baudelaire au surréalisme*, Corti, 1969, p. 42); on confrontera plutôt les chapitres de M. Eigeldinger sur Rimbaud avec ceux de George Poulet dans *La Poésie éclatée*, PUF, 1980).

L'originalité des lectures dans le présent volume est évidente. Je termine par le chapitre sur "L'inscription du silence dans le texte rimbaldien", où l'auteur détecte le défi du mythe jusque dans le Rimbaud disant, bien avant le Lord Chandos de Hoffmannsthal: "Je ne sais plus parler". Le silence s'inscrit dans les blancs, les pauses et les suspens, le silence fait partie de cette mythologie du verbe que nous trouvons chez Mallarmé à l'époque même de Rimbaud, et il serait plus juste de dire que le silence *survit* à l'œuvre rimbaldienne que de prétendre, comme on le fait d'habitude, qu'il se substitue à elle. J'ajoute que Mallarmé demande, dans son "médaillon" de Rimbaud, que, à la seule allusion à l'œuvre de celui-ci, "on se taise (...) comme si beaucoup de silence (...) s'imposait"...

Certes, depuis les travaux de Pierre Albouy (*Mythes et mythologies dans la littérature française*, 1969) les mythes ne sont plus un domaine négligé dans les études littéraires. Mais le mérite de M. Eigeldinger est de s'attaquer à la question de l'intérieur même du texte littéraire et de démontrer en quoi le mythe littéraire peut structurer l'œuvre dans laquelle il s'exprime.

Hans Peter Lund
Copenhague

Raimond, Michel: *Proust romancier*. CEDES, Paris, 1984. 328 p.

Comme chacun le sait, la spécialisation est le mot-clef de notre ère, dans la production, dans la formation professionnelle et peut-être surtout dans la recherche, littéraire ou autre. Cette tendance générale s'est manifestée de manière particulièrement nette dans l'étude proustienne depuis le centenaire de sa naissance en 1971: plutôt que de se lancer dans les grandes vues d'ensemble, on consacre un ouvrage entier à tel aspect particulier dont la profondeur et la richesse étaient passées quasiment inaperçues. C'est dans cette profusion d'études hautement spécialisées que le livre de Michel Raimond vient rappeler que les multiples aspects de *la Recherche* constituent un ensemble qu'il ne faudrait pas perdre entièrement de vue. Comme il le dit lui-même (p. 9), la spécialisation croissante de la critique proustienne est certes bénéfique pour les progrès de la connaissance, mais il serait peut-être utile d'aider les (nouveaux?) lecteurs à embrasser l'ensemble des problèmes que pose une œuvre. Montrer aux nouveaux lecteurs – et rappeler aux anciens – que l'intérêt de n'importe quel aspect particulier, thématique ou structural, tient à l'inépuisable richesse de l'ensemble, tel est en effet l'objectif du nouveau livre de Michel Raimond. Sans présenter de nouvelles découvertes, il se réfère souvent aux études récentes pour dresser un tableau des intrigues, des thèmes et des procédés narratifs qui s'entrecroisent tout au long de *la Recherche*.

Commençant par quelques vues d'ensemble sur le plan thématique: *la Recherche* envisagée comme l'histoire d'une vocation (Marcel devient écrivain) et, par là, comme un roman sur un roman (ch. I, II), Raimond en vient à la motivation profonde: la force de la mémoire (ch. III), puis à toute la série de thèmes constituant la trame du récit: les *deux côtés*, le désir charnel, les promenades et voyages, l'expérience de la passion, la cruauté, etc. – Pour terminer cette partie thématique, la plus longue du livre, deux grands chapitres (XII et XIII) évoquent les multiples facettes dans la présentation du *personnage proustien* et le fonctionnement très complexe de la *comédie mondaine*. Les derniers chapitres abordent, assez brièvement, certains problèmes techniques, tels que la description proustienne, les modalités de la narration et la composition de l'œuvre.

Certes, on ne peut pas tout dire, comme le constate Raimond dès l'introduction, mais l'utilité de son livre ne fait guère de doute, premièrement à cause du nombre très impressionnant d'aspects traités, deuxièmement en vertu de la manière très discrète dont il s'appuie sur les études spécialisées pour initier son lecteur (presque) profane aux secrets de l'art proustien. De ce point de vue, l'ouvrage semble bien remplir son objectif: en tant qu'aide-mémoire, il rappelle au lecteur la composition d'un récit qui paraît à première vue assez